

Le pays à l'envers

Un film de
Sylvaine Dampierre

La mémoire est un gage d'avenir

Avec Lena Blou • Jean Dampierre • Manuel Gomez • Michel Rogers • Suzette Créantor • Adeline Jacques

Image Renaud Personnaz Son Myriam René
Montage Sophie Reiter Collaboration artistique
Bernard Gomez Musique Laurent de Wilde
Coordination Guadeloupe Gilda Gonfrier
Une co-production Atlan Films/Yumi Productions
Produit par Stéphane Sansonetti

Festival Cinéma
du réel Paris

Festival Vues
d'Afrique Montréal



Un voyage personnel en mémoire esclave au coeur de la Guadeloupe.

De retour dans l'île que son père a quitté 50 ans plus tôt, la cinéaste remonte le cours du temps pour retracer l'histoire de son nom. Au fil de ce voyage initiatique sur les terres d'enfance de son père, son enquête nous transporte jusqu'à l'époque de l'esclavage. Aux archives, dans les jardins créoles ou les ruines des usines à sucre, se croisent les chemins d'une mémoire vivante, se dessine la vision d'un pays où les récits, les corps, les musiques, parlent avec force d'une histoire qui résonne encore.

Le film se compose comme un jardin créole, dans le foisonnement des images et des récits ; il s'attache à la terre, entremêle repères intimes et mémoire collective. Avec Michel Rogers, généalogiste habité, à travers les souvenirs du père exilé ou dans les pas de Léna Blou, chorégraphe inspirée et de ses jeunes élèves, il déchiffre les traces contemporaines de l'esclavage, voire du colonialisme en général. Au détour de la Guadeloupe d'aujourd'hui il tend un miroir à la France dite métropolitaine : il part à la recherche de l'envers du pays.

Un film documentaire de Sylvaine Dampierre Guadeloupe - 2008 - 1h30 - couleur Sortie nationale le 29 avril 2009



<p>Distribution Hevadis Films / Camille Jouhair 22 Place Beauvoisine 76000 Rouen hevadis@orange.fr www.hevadis.eu Tél. 09 71 53 59 70</p>	<p>Presse François Vila francoisvila@aol.com Tél. 01 43 96 04 04 Port. 06 77 07 16 88</p>	<p>Programmation Jérôme Vallet proghevadis@yahoo.fr Tél. 01 70 15 95 18</p>	<p>Production Atlan Films Stéphane Sansonetti 33 rue Bouret 75019 Paris Tél. : 01 40 40 14 14 Fax : 01 40 40 21 99</p>
--	--	--	---

souvent les humbles d'assistés, accusent les femmes de faire des enfants pour s'enrichir sur le dos des contribuables à coup d'allocation familiales. Alors oui, jalousie parce qu'il y a la demande d'être soi aussi reconnu dans sa misère, d'être accueilli, défendu, ne serait-ce que vu.

Une anthropologue comme Dany Bébel-Gisler a qui je rends hommage, et d'autres bien sûr ont vu le pays réel, mais lui avons-nous donné de se voir ? Alors j'ai sans doute eu tort d'être surprise de l'accueil du film de Sylvaine par le public guadeloupéen.

Je pensais que le film marcherait, mais pas à ce point là. Les gens se sont vus, et ils se sont vus regardés par un regard attentif et sans jugement ; pour tout dire - et je reprends les termes d'un spectateur de Marie-Galante - un regard amoureux enfin posé sur eux. Certains se sont étonnés de voir évoqué de façon aussi sereine une histoire violente. Il y a eu des rires, mais nous savons ce que le rire au pays peut cacher de blessures et de souffrances. Et tout un chacun a réalisé que cet itinéraire de la recherche de l'origine du nom, il pouvait aussi le faire. Et tout comme Sylvaine, se construire individuellement mais aussi collectivement un pays, fait de vieilles chansons presque oubliées, du récit des aînés, même de leur silence, parce que les corps parlent, ils savent même danser. Et les voila entendus, vus et entendus.

A moi il me semble que c'est bien la première fois. Un peuple vu et entendu, ni dans sa caricature, ni dans une espèce de victimisation ou de revendication identitaire acharnée, vu tout simplement, comme le ciel, la terre, la mer, dans des gestes simples, dans des gestes dansés, dans ce qui fait son caractère, son histoire tourmentée et violente et surtout sa force d'être toujours et plus que jamais debout sur la terre du bon dieu, comme on dit chez nous.



Nous ne savons pas nous voir, alors nous sommes enthousiastes devant le moindre spectacle, la moindre manifestation qui nous laisse à penser qu'on est quelque chose, qu'on a de la valeur, qu'on est reconnu même dans la caricature ou les stéréotypes. Et c'est le rire gras des comédies populaires, faites de caricatures, l'homme saoul, et la femme en colère les mains sur les côtés, femme matador, indomptable, potomitan. C'est aussi, le racisme envers l'immigré haïtien celui là même qui travaillent dans nos jardins, nos champs de canne et de banane. Racisme et aussi jalousie envers cet Haïtien, dont on refuse qu'il réussisse à sortir de la canne, qu'il vienne sur notre sol profiter lui aussi de « la manne sociale » lui qui a eu l'audace de chasser Napoléon et son décret de rétablissement de l'esclavage et de se déclarer homme libre et indépendant en 1804.

Pourquoi la jalousie ? Parce qu'il est l'Haïtien défendu par les intellectuels, les bien pensants, quand les mêmes qualifient

L'envers du pays

Exposition de photographies de Bernard Gomez
Conçu comme un parcours photographique réalisé par Bernard Gomez autour du film « Le pays à l'envers » de Sylvaine Dampierre, l'exposition décline les rapports entre photographie et cinéma et présente un premier volet du travail que le photographe mène en Guadeloupe depuis 2006.

Ces images, réalisées tout au long de l'élaboration du film, ne sont pas à proprement parler des photographies de repérage ni de tournage. Jalonnant le parcours dessiné par le film, au fil des rencontres, elles proposent une vision singulière et font écho à la démarche cinématographique.

En explorant quelques-uns des lieux du film - le port de Pointe à Pitre, la ville du Gosier et ses jardins créoles, l'ancienne usine Darboussier ; en réinterprétant certains de ses thèmes - le voyage, l'ancrage, la mémoire ; en mettant en scène certains de ses personnages - comme Léna Blou ou les jardiniers du Gosier.

Mais les photographies prolongent aussi le film, en inventant d'autres rencontres. La proposition photographique tantôt se joue du motif de l'envers pour saisir la vérité de corps en mouvement qui se détournent, mais toujours inscrits, ancrés dans le paysage et tantôt propose de saisissants face à face, des portraits intenses, des regards caméras.

Partenaires en création depuis longtemps, la cinéaste et le photo-



Le photographe
Bernard Gomez vit et travaille à Paris. Il a enseigné la photographie à l'Ecole des Beaux Arts de Bourges et à l'université Paris-VIII. Depuis 1981, il enseigne à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs dans les secteurs de la photographie, de la vidéo et de l'histoire de l'Art. Il a participé à des expositions en France et à l'étranger. Il collabore depuis 1996 à la réalisation de films documentaires avec Sylvaine Dampierre. L'exposition est constituée d'une quarantaine de clichés couleurs. Elle a été présentée pour la première fois durant le mois de novembre 2008 à la Médiathèque du Gosier dans le cadre du Mois du documentaire.

La Guadeloupe, un pays à l'envers ? Par Gilda Gonfrier, Bibliothécaire

Un pays ne se décrète pas, il se constate. C'est d'abord un espace cohérent au point de vue géographique, culturel, historique. C'est le cas de la Guadeloupe, un archipel de la taille d'une tête d'épingle à l'échelle du monde (1700 km²), mais forte de son identité qu'elle traduit principalement à travers sa musique, son carnaval, ses plages, son soleil, et ses paysages... C'est en tout les cas ce que l'économie touristique cherche à mettre en avant, en folklorisant tout ce qui fait le patrimoine de la Guadeloupe. Les traditions locales sont transformées en produits que l'on pourra vendre aux touristes.

Cette tendance s'est encore renforcée depuis que le groupe hôtelier international ACCOR nous a fait la réputation de ne pas avoir le sens de l'accueil. En novembre 2002 le groupe annonçait son intention de se retirer de la Guadeloupe. Se plaignant par courrier au Président de la République des grèves, du personnel mal formé, peu aimable voir même agressif envers la clientèle. A grand renfort de subvention et de publicité la Région aidée par l'État a cherché à changer cette image. « Les îles de Guadeloupe ont du caractère » dit le slogan. Mais au-delà de la carte postale, et des vacances idylliques, le pays doit faire face



comme partout ailleurs dans le monde aux réalités économiques, le chômage, les inégalités et un dialogue social difficile. La Guadeloupe, un pays ? Son histoire pourrait laisser croire le contraire. Colonisée par la France dès 1635, elle a vu prospérer le système de la plantation et de l'esclavage jusqu'en 1848, après une parenthèse révolutionnaire qui a vu l'abolition de l'esclavage en 1794, puis son rétablissement par Napoléon en 1802. Département français depuis 1946, dans l'imaginaire collectif des Guadeloupéens et aussi de ceux qu'on appelle les métropolitains, la Guadeloupe est une île d'assistés dont la principale richesse reste le tourisme, malgré les volontés politiques appuyées sur l'Europe de maintenir à flot l'industrie de la canne et de la banane. La canne qui part ailleurs a rendu très précieuse les îles des Antilles au point que la France les échange avec l'Angleterre contre le Québec et la Louisiane, lors du Traité de Paris en 1763 qui met fin à la Guerre de 7 ans. La canne monoculture d'exportation qui a fait la richesse des colons et aussi les jours glorieux d'une île ouvrière et productive il n'y a pas si longtemps. L'histoire s'efface vite au soleil. Ce passé ouvrier est bel et bien oublié. Il est remplacé par les défilés de Rmistes, et autres bénéficiaires de la CMU.

Alors oui, il en faut sans doute du caractère. Lors des ren-

contres autour du film, beaucoup de spectateurs entendaient l'expression pays à l'envers, au sens littéral, un pays « pié pou tet », c'est-à-dire qui marche sur la tête. Que faut-il entendre par cette expression ? Que l'on aurait mis la charrue avant les boeufs, par exemple ? Un pays qui marche à l'envers pour moi, c'est un pays qui n'a pas les pieds sur terre, qui avant de s'être assuré d'être bien ancré dans le sol, de savoir ce qu'il est, ce qu'il veut et où il va, se construit une image de lui-même fautive, et surtout héritée de l'autre, le colonisateur, et aujourd'hui le fonctionnaire d'État, ou le touriste.

Nous ne savons pas nous voir. Intoxiqués par l'idée d'universalisme, nous cherchons à tout prix à ressembler aux autres et ce jusque dans nos velléités d'indépendance qui n'ont jamais rencontré l'adhésion populaire. Et pour cause, elles n'étaient pas ancrées. On n'est jamais aussi universel que lorsque l'on sait accepter sa singularité. La pseudo universalité que les médias nous vendent n'est en fait qu'une uniformisation de la société, qui vise plus à une déshumanisation qu'à autre chose. Je me rappelle lors d'une projection du film de Sylvaine, de cette alsacienne d'origine italienne qui disait que son pays à l'envers à elle c'était l'Italie, un

pays dont son grand-père ne lui avait jamais parlé. Ou encore de cette autrichienne qui me montrait son bras pour que je vérifie à quel point ce film lui avait donné la chair de poule, parce qu'il lui rappelait ses grands-parents. Les guadeloupéens qu'elles ont vu dans le film de Sylvaine « ressemblent » aux gens de leurs pays. J'avais d'ailleurs eu moi-même cette impression de « ressemblance » en visionnant le film que Sylvaine a réalisé en Biélorussie « Poumons-nous vivre ici ? », lors de notre première rencontre en 2002. Sans doute un certain rapport à la terre, un ancrage, ou tout simplement une humanité qui se révèle quand on prend le temps de regarder.

Nous ne savons pas nous regarder, nous voir, ni nous entendre. C'est ça aussi, être à l'envers. Le résultat c'est que le pays réel ne s'exprime que dans la mauvaise humeur, les grèves dures et violentes parfois, que les syndicalistes colorent de revendications anti-coloniales en langue créole à grand renfort de tambour, quand dans le même temps il réclament la stricte application du droit français. Et personne n'y voit le paradoxe. Les patrons ne le voient pas parce qu'il n'est pas question qu'ils avouent être hors la loi, et les syndicalistes préfèrent mettre en avant une coloration anticolonialiste qui donne plus de force à leur revendication.

